

SON ALTESSE MADAME LA PRINCESSE NAPOLÉON BACIOCCHI

Jean-Etienne Picaut

Tel est le titre officiel que la Cour Impériale décerne à ce personnage énigmatique. Une femme d'esprit, de cœur et de caractère, trois fois corse par sa fidélité, sa sensibilité à fleur de peau et son tempérament.

Dotée de l'indomptable énergie de sa race, elle est aussi rétive qu'un pur-sang, se cabre au moindre reproche, bouscule les convenances et brave les interdits. Remarquable d'adresse au pistolet et redoutable ferrailleuse, elle aimerait mieux vendre des épées, que de *parler la langue des poupées* !

Une princesse tout d'une pièce, une *Madame Sans-Gêne* aux expressions fleuries, puisées dès sa jeunesse au fond des écuries.

Madame Napoléon se réclame de la lignée des Buonaparte. Elle est en effet la fille de Maria-Anna dite *Élisa*, l'aînée des trois sœurs de l'Empereur. Pétrie d'ambition, celle-ci obtient de son frère, le 18 mars 1805, la propriété et le gouvernement de la principauté de Piombino, petit territoire situé en Toscane, Napoléon 1^{er} confiant le 23 juin le gouvernement de la république de Lucques à son mari, Felice Baciocchi.

Simple prince consort à la vérité, cet homme courtois et chevaleresque, à la bonhomie naturelle, cultive sa nonchalance... flanqué de son violon et de jeunes conquêtes, moins guerrier que séducteur, plus soucieux d'arpèges que de mérite militaire !

Son Altesse Sérénissime *Madama Napoleone Elisa* vient au monde le 3 juin 1806 au Palazzo Pubblico de Lucques, en Toscane. Dépitée de n'avoir pas donné le jour à un garçon, Élisa s'empresse d'obéir aux prescriptions de son frère :

- Tous les enfants de ma famille s'appelleront Napoléon, et ce nom sera le premier !

Élevée dans le culte de son oncle et parrain, la *bambina* s'identifiera à son héros, nous livrant de sa propre vie une leçon d'énergie et de combativité.

La petite Napoléon grandit en véritable garçon manqué, dotée d'une rente assise sur les biens inaliénables et héréditaires d'un Majorat.

L'Empereur ayant conféré à sa sœur le gouvernement des départements de la Toscane, avec le titre de Grande-Duchesse, l'espiègle reçoit une solide éducation au Palais Pitti de Florence, placée sous la coupe d'une institutrice-gouvernante, Henriette de Sercey, la nièce de M^{me} de Genlis. Cette jeune femme, d'un caractère angélique, tente de canaliser l'énergie de l'indomptable princesse, tout aussi impertinente et colérique, qu'excessivement sensible et

généreuse. Assurant devoir être meilleure que les autres enfants, elle refuse cependant effrontément de se plier aux injonctions d'obéir à ses parents :

- Je ne me soumettrais pas à l'Empereur même !

Et lorsque le régime vacille, que nos Baciocchi fuient la Toscane pour Montpellier et Bologne, elle seule croit encore au miracle :

- Il suffit au Grand Napoléon de frapper du pied la terre pour en faire sortir des soldats!

Mais quatre jours après que *l'évadé de l'île d'Elbe* eût réinvesti les Tuileries, l'empereur d'Autriche impose l'exil aux Baciocchi. Ils sont internés à Brünn (Brno), à quelques lieues d'Austerlitz... En juin 1816, le futur chancelier Metternich, magnanime, consent aux proscrits une liberté conditionnelle dans le Frioul, tant à Trieste qu'au sein de la *campagne* de Villa Vicentina.

La mort brutale d'Élisa, le 7 août 1820, prive de raison l'adolescente qui tente de se suicider. La lente détérioration de son état physique cesse lorsque la famille reçoit l'autorisation de résider à Bologne. La nouvelle de la mort de l'Empereur, ravivant sa douleur, elle s'effondre et jure de le venger, reportant son idolâtrie sur son fils, le Roi de Rome, élevé à Vienne.

Au palais familial de Bologne, elle en impose à ses hôtes, fascinés par son masque napoléonien. Elle s'y forge une personnalité surprenante dont la composante féminine passe au second plan et se venge de sa condition en faisant enrager les autres de cette déception. Dominatrice, indépendante d'esprit et de cœur, désinvolte, amoral, elle décourage les beaux partis pressentis. Las et excédé, Félix réussit à lui trouver un mari, un collégien de dix-neuf ans issu de la haute noblesse pontificale, le comte Filippo Camerata, originaire d'Ancône.

De ce mariage de raison naît un fils le 20 septembre 1826. Mais incapable de supporter les contraintes de la vie conjugale, elle plaque sa famille et se met à voyager, empêtrée dans de sérieux déboires financiers.

Désœuvrée, le vague à l'âme, elle se lie aux jeunes libéraux italiens aspirant à affranchir la péninsule de la domination autrichienne. Madame se croit portée par le vent de l'Histoire, échafaudant un plan audacieux : offrir le trône de France et la couronne d'Italie à l'adolescent fragile *prisonnier* à Vienne, l'espoir de la dynastie. Illusions et chimères, vaine tentative, magnifiée par Edmond Rostand dans *L'Aiglon*, qui lui vaut une assignation à résidence à Canale d'Isonzo, un vaste domaine situé de nos jours en Slovénie.

Elle s'initie à la gestion d'une grande exploitation rurale. Une solide expérience qui trouvera son plein épanouissement au Vivier, en Seine-et-Marne, puis en Bretagne.

Lorsque l'étau autrichien se desserre, notre Camerata s'en va dilapider sa fortune sur les chemins de Toscane, des États romains et du Royaume de Naples.

L'union avec Filippo aura duré sept ans. Son fils fréquente une pension suisse et poursuivra ses études à Strasbourg.

L'émeute fait tomber en février 1848 la Monarchie de Juillet. Louis-Napoléon Bonaparte triomphe le 10 décembre 1848. L'impulsive Camerata ne peut résister au chant des sirènes et gagne la capitale, s'y installant définitivement l'été suivant, pour tenter d'obtenir d'insignes faveurs de son cousin germain.

Pendant trois ans, elle mène une vie publique, plastronnant dans toutes les manifestations officielles. On la rencontre très souvent au Palais-Bourbon, enrageant de ne pouvoir y jouer un rôle politique, condition féminine oblige, déconcertante de sans-gêne,

assommant ministres et députés de récriminations relatives à la sacro-sainte rente de son Majorat... bloquée depuis 1814.

L'euphorie la gagne à la proclamation du second Empire. Elle se joint, bien évidemment, au chœur des solliciteurs.

Son fils, résidant désormais à Paris et promis à un bel avenir, n'arrive pas à renflouer les caisses de la Maison Baciocchi dont il est l'administrateur. Il se fourvoie vers la Bourse, un jeu bien dangereux qui le conduit au suicide le 4 mars 1853.

Sa mère, éperdue de douleur, se retranche au sein d'une propriété nouvellement acquise, le château du Vivier. Un domaine en lequel elle se livre à la pisciculture, en liaison avec le professeur Victor Coste, co-fondateur dans la *Petite Camargue alsacienne*, de l'établissement piscicole national de Huningue.

Forte de ses expériences italiennes et slovènes, Madame Baciocchi se lance dans l'élevage, s'intéressant de très près à une race bovine de type breton. Napoléon III en personne lui remet le 7 juin 1855, lors de l'Exposition Universelle, une médaille d'argent pour sa présentation d'une vache pie noire.

En ces joutes amicales, elle côtoie les meilleurs spécialistes, venus de l'Ouest pour la plupart.

La princesse Baciocchi se lie d'amitié avec une dame du palais d'Eugénie, M^{me} de Lourmel. Elle est la veuve du général originaire de Napoléonville (Pontivy - 56), tombé à Solférino, auteur d'une étude sur la *Mise en valeur des landes de Bretagne par le défrichement et l'ensemencement en bois*.

Ses meilleurs amis – la marquise Laurence Rosnyvinen de Piré et son mari - résident ordinairement à Rennes, en l'Hôtel de Châteaugiron. Le marquis sera nommé en octobre 1857 *chevalier d'honneur* de Son Altesse, à la fois factotum et souffre-douleur ! Elle côtoie une de leurs relations, le comte Anne Henri Julien de La Bourdonnaye, chambellan honoraire à la Cour et conseiller général du canton de Grandchamp (56) depuis 1852.

Nous sommes au début de l'automne 1857. Napoléon III fulmine après les forces conservatrices de l'Ouest qui se sont abstenues massivement lors des élections législatives de juin. Dans le canton de Grandchamp, le taux d'abstention frôle les records : 65 % . Notre Baciocchi les juge à sa manière :

- Un ramassis de vieux chouans à la botte des curés !

Son cousin germain, à la fois sidéré et fier des résultats obtenus au Vivier, songe à en faire son *commis* dans la valorisation du paysage rural, à l'exemple de ce qu'il fait entreprendre dans les Landes, la Champagne, la Brenne, la Dombes et la Sologne.

L'Empereur prépare de surcroît un voyage en Bretagne, envisagé pour l'été 1858. Il le veut triomphal.

À la mi-septembre, sous le nom de comtesse Camerata, elle entreprend un voyage en Bretagne, accompagnée de M^{me} de Lourmel et des Piré, y mêlant l'agrément et le service commandé (recherche de l'itinéraire, enquête discrète sur les personnalités, *température* politique...). Le compte-rendu minutieux se fait à Compiègne, au cours de la *Série* du 26 octobre au 1^{er} novembre.

Napoléon III songe à jeter en Bretagne les bases de colonies agricoles. Elle propose donc de dépenser son énergie à ouvrir de larges perspectives de modernisation en des terres incultes, dans le seul but d'augmenter le bien-être des populations rurales... tout en s'opposant

aux menées des légitimistes ! Forte des encouragements du souverain et lasse des milieux sournois qui se gaussent des toquades agricoles d'une princesse, celle-ci décide de s'affirmer au milieu des landes et des bruyères pour y mener des expériences pionnières, loin du protocole et des railleurs.

L'appareil administratif gouvernemental mobilise illico ses hommes de terrain pour contenter les désirs de Napoléon III et de son mandataire.

Une indiscretion lui ayant fait connaître le projet d'installation d'un camp sur les *landes de Coëtquidan*, Madame veut impérativement acquérir ces *communs* ou vaines pâtures. La proximité du chemin de fer, vecteur indispensable de la révolution économique et sociale en cours, et la perspective d'un abondant fumier de cavalerie pour amender les terres l'y incitent. Elle désire créer en ces lieux une vaste exploitation du type de celle en construction aux abords du camp militaire de Châlons-en-Champagne.

Les élus opposent un refus tout à fait prévisible, la mise en valeur de ces landes, indispensables à l'élevage comme à la culture, à la fois pacage, fourrage, litière et fumier, relevant d'une transformation radicale des coutumes ancestrales ! D'autres landes communales convoitées, sises dans le Morbihan, viennent d'être partagées par des *afféagistes*, en vertu d'anciens titres. Seule la commune de Grandchamp tente depuis de longues années d'aliéner ses *communs de Lanvaux* en raison de la présence de quatre-cents marginaux vivant là de rapines.

La princesse se résigne à acheter ces terres en y mettant une condition expresse : l'expulsion de ces indésirables, des *Bohémiens* dit-elle, moyennant une indemnité. Les 250 ha acquis le 19 avril 1858 constituent la genèse du *Domaine de Korn-er-Houët*, cerné de forêts, situé entre Vannes et Locminé, non loin du petit village de Colpo.

Un chalet en bois, livré en kit de Paris, s'élève tout aussitôt sur le site tandis que quelques bâtiments sont appropriés à l'installation d'une ferme-modèle. Certains *Zingari bretons* acceptent de travailler sur les terres de Son Altesse, s'activant à la conversion des landes en prairies artificielles par le drainage, les labours profonds et l'apport d'engrais. Ils effectuent des semis de pins maritimes, chênes et châtaigniers, le gouvernement exigeant de boiser la lande granitique dans l'intérêt des ports de Lorient et de Brest.

Le tarif horaire versé à ses ouvriers, bien supérieur à celui octroyé par les grands propriétaires terriens alentour, lui vaut des inimitiés tenaces. Mais Madame ne se soucie que de l'exemple donné, s'inquiétant de savoir si l'argent qu'ils gagnent chez elle incite les habitants à faire de nouveaux défrichements !

Cherchant à se mettre dans la poche les adversaires du régime, clergé et légitimistes entre autres, elle fait restaurer la chapelle de Colpo, se gardant de déposer la grande fleur de lis du chevet et s'enquérant d'un desservant. N'élève-t-elle pas sa foi innée en la mission providentielle des Bonaparte à la hauteur d'un dogme religieux !

Clamant haut et fort que *les paysans sont à ceux qui les mènent*, elle entame par les campagnes une véritable croisade pour éclairer, diriger et répandre les sages doctrines de l'économie politique, et donner en Bretagne une réponse aux problèmes de son temps.

La valeur de l'exemple pour la gloire de la dynastie, tel est le thème récurrent de son action.

Au terme de la visite des souverains effectuée en août 1858, elle soumet à l'Empereur les résultats obtenus en sa propriété, ne manquant pas de souligner *l'effet moral qu'a pu*

produire l'exploitation dans un des cantons les plus hostiles au gouvernement. La princesse va en faire un véritable domaine expérimental, une vitrine des technologies les plus révolutionnaires en matière de machinisme agricole, un centre d'émulation et de progrès.

Les remarquables produits de ses élevages (bovins, porcins et ovins) figurent toujours au premier rang des concours et comices dont elle assure régulièrement la présidence, remettant prix et médailles... au nom de l'Empereur !

La création du *Concours triennal de Korn-er-Houët*, placé sous le patronage du Prince Impérial, suscite un engouement extrême. Grande fête profane de la religion du progrès où se pressent, en ces landes hostiles de Lanvaux, plus de 30 000 personnes.

L'œuvre novatrice et avant-gardiste s'exporte en d'autres lieux, à Treulan, en Pluneret, près de Sainte-Anne d'Auray, et au Plessis, en Thorigné-Fouillard, près de Rennes.

À Treulan, elle collabore avec un ami de longue date, M. Émile Bonnemant. Ils se spécialisent dans l'élaboration d'un produit nouveau dans le Morbihan : l'alcool de betteraves. Tout cultivateur peut apporter à la distillerie ses produits, recevant en échange argent comptant et résidus qui lui permettront de mieux nourrir son bétail et de l'augmenter. Chaque associé fabrique son propre fromage, façon gruyère ou façon gouda, vendu, comme l'eau-de-vie, à la Marine impériale, à Lorient, Nantes et Brest.

Au Plessis, M. Gallery, son intendant, affecte le domaine à la culture des pommiers.

Sa foi politique se nourrit de certitudes saint-simoniennes : l'interdépendance des progrès scientifique, industriel et social. Aussi élargit-elle son champ d'action.

Depuis ses premières expériences piscicoles du Vivier, elle se passionne pour l'œuvre de Victor Coste, professeur au Collège de France, menant en baie de Saint-Brieuc des essais sur l'ensemencement et la fertilisation des huîtres.

Lorsqu'il fonde à Concarneau, en 1859, le premier laboratoire maritime de France, Madame Baciocchi n'a de cesse de solliciter la concession d'une anse du Golfe du Morbihan qu'elle ferme pour y établir un *réservoir à poissons* !

La *culture de l'huître* l'enthousiasme, à l'excès !, elle demande l'autorisation de créer un établissement huître en baie de Quiberon, puis en rivière d'Auray. Les résultats douchent ses folles espérances, tempêtes, hivers rigoureux et duperies brisant ses dernières illusions. Rien de plus louable que le but avoué de ses investissements conséquents - *améliorer la situation précaire des populations maritimes* -, mais l'ostréiculture naissante n'en est qu'à ses balbutiements. Ces échecs s'inscrivent dans une période charnière de systèmes jusque-là embryonnaires.

Dans le cadre de la mise en valeur du littoral, elle fixe etensemence une centaine d'hectares de dunes, les livrant au pacage des ovins, l'État prenant à sa charge le boisement en pins de ces *falaises*.

Cette dynamique du progrès se devant d'inclure le volet humanitaire, la princesse agit donc en philanthrope et bienfaitrice, œuvrant à l'amélioration du sort matériel, intellectuel et moral du plus grand nombre. Elle réconforte les malades lors d'épidémies, subventionne asiles de charité, écoles, bureaux de bienfaisance et églises, encourage l'artisanat...

Démêlés épiques dans la *bataille du rail*, parrainages électoraux contestés, innombrables inaugurations et visites officielles aux îles d'Ouessant et de Molène, aux arsenaux d'Indret, aux chantiers de Saint-Nazaire et de Lorient-Caudan, à l'imprimerie Oberthur de Rennes... Notre *ministre plénipotentiaire* représente l'Empereur en maintes

circonstances, se faisant le chantre de l'initiative créatrice.

Deux résidences de prestige accueillent Son Altesse : l'Hôtel de Corbin à Rennes et le château de Korn-er-Houët, sis au cœur d'un admirable parc, à l'orée de la Forêt de Colpo.

Souhaitant donner de l'importance au pauvre pays où elle s'est ancrée, Madame, en son idée fixe de création d'une commune, focalise récriminations et rancœurs. Sa motivation et sa stupéfiante vitalité brisent néanmoins les farouches oppositions administratives.

Si la loi du 4 juin 1864 érige Colpo en commune, seules la visite impromptue de Napoléon III, les 6 et 7 novembre 1865, et l'assurance de son concours financier, permettent la naissance d'un bourg neuf. Surgi d'un marécage, il se modèle en une parfaite symétrie autour d'un pivot, la colonne sommée du buste de l'Empereur, l'aigle impérial gravé au fronton de la mairie veillant sur ses grognards.

Animée d'une énergie à toute épreuve, après avoir rendu au pays des services signalés et compris les besoins de son époque, la *Bonne Dame de Colpo* s'éteint en son domaine le 3 février 1869, ses funérailles grandioses rassemblant 15 000 personnes.

En ce XIX^e siècle de grandes mutations liées au développement du capitalisme industriel, la princesse Baciocchi a participé à l'aventure napoléonienne, semant en Bretagne les germes du progrès, but suprême de l'action politique stimulante, ambitieuse et conquérante de l'Empereur.

Jean-Étienne PICAUT

Pour en savoir plus :

Madame Napoléon, Princesse Baciocchi

*Les Tribulations de l'Aiglonne (384 pages - 730 illustrations - 22x30)

**La Providence de la Bretagne (430 pages - 764 illustrations - 22x30)

Deux ouvrages disponibles chez l'auteur :

Jean-Étienne PICAUT - 10 résidence des Pins 56390 COLPO

Tél : 02 97 66 80 26

Mail : jean-etienne.picaut@wanadoo.fr

Site : <http://monsite.orange.fr/picaut>